Où est passé le Dragon ?

Une lecture (accélérationniste ?) de la trilogie africaine de Chinua Achebe

Xavier Garnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1071>

DOI : 10.4000/elh.1071

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 119-126

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Xavier Garnier, « Où est passé le Dragon ? », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1071> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1071>

Où est passé le Dragon ?

Une lecture (accélérationniste ?) de la trilogie africaine de Chinua Achebe

Okonkwo, le héros de *Things fall apart*, le premier roman de la trilogie africaine de l'écrivain nigérian Chinua Achebe¹, agit par éclairs. C'est un personnage composé de changements de rythmes et d'accélération. Au cœur du portrait qui est fait de lui au début du roman, on trouve mention de sa démarche : « Quand il marchait, ses talons touchaient à peine le sol et il semblait se déplacer sur des ressorts, comme s'il s'apprêtait à bondir sur quelqu'un². » Cette disposition à l'accélération subite est hautement valorisée dans le village d'Umuofia. Okonkwo incarne parfaitement l'idéal d'autonomie personnelle dans le monde ibo, que le colonisateur anglais découvre sans système de chef-ferie. Chaque village a son rythme, chaque villageois son rapport au temps, et l'histoire avance par éclairs, en fonction des actions d'éclat de tel ou tel. L'univers romanesque d'Achebe est tissé

d'accélération localisées. Celles-ci ont partie liée avec l'individualisme ibo, qui sert de substrat à ses intrigues.

La trilogie africaine d'Achebe porte sur trois moments différents de la colonisation anglaise en pays ibo : les tout premiers contacts dans *Tout s'effondre* (1958) ; le tournant des indépendances dans *Le Malaise* (1960) ; enfin, un retour dans les années vingt dans *La Flèche de Dieu* (1964). La relation qui se noue entre le monde ibo et l'administration coloniale passe par une mise au pas des façons d'éprouver la temporalité de la part des colonisés. L'écriture romanesque, parce qu'elle fait cohabiter différentes temporalités narratives, permet à Chinua Achebe de montrer comment les empires coloniaux ont arrimé le temps des autres à un schéma progressiste qui, en excluant l'accélération comme ouverture de possibles, a tenté de mettre le continent africain à côté de ses actes.

Arythmicité de la violence froide

Dès le premier roman est posé l'acte le plus déterminant pour asseoir la pénétration coloniale en pays ibo: l'expédition punitive au village d'Abame à la suite du meurtre d'un missionnaire. L'épisode est raconté en ces termes par Obierika, l'un des villageois d'Umofia:

En tout cas, reprit Obierika, ils l'ont tué et ils ont attaché son cheval de fer. C'était avant la saison des semailles. Pendant longtemps il ne s'est rien passé. Les pluies sont arrivées et ils ont semé leurs ignames. Le cheval de fer était toujours attaché au kapokier sacré. Puis un matin, trois hommes blancs conduits par une bande d'hommes aussi normaux que vous et moi sont arrivés au clan. Ils ont vu le cheval de fer et sont repartis. Les hommes et les femmes d'Abame étaient presque tous partis sur leurs fermes. Ils ne sont que quelques-uns à avoir vu arriver ces hommes blancs et ceux qui les accompagnaient. Pendant plusieurs semaines de marché il ne s'est rien passé. Il y avait un grand marché à Abame un jour d'Afo sur deux et, comme vous le savez, tout le clan s'y retrouvait. C'est ce jour-là que ça s'est passé. Les trois hommes blancs et un très grand nombre d'autres hommes ont encerclé le marché. Ils devaient avoir une médecine très puissante pour se rendre invisibles jusqu'à ce que le marché soit plein. Et alors ils se sont mis à tirer. Tout le monde a été tué sauf les vieux et les malades qui étaient restés chez eux et une poignée d'hommes et de femmes dont le *chi* était bien réveillé et les a fait sortir du marché.³

Obierika insiste sur la dimension temporelle de cet événement que précède un

temps étale: «Pendant longtemps il ne s'est rien passé», puis: «Pendant plusieurs semaines de marché il ne s'est rien passé.» Le massacre des villageois d'Abame éclate comme un coup de tonnerre après une longue plage de temps vide. L'invisibilité de l'escadron de la mort qui a perpétré le meurtre de masse relève de la même logique: la mort s'abat sur le village en effaçant tous les signes avant-coureurs. Il faut que la vie quotidienne ait repris ses droits, que le village ait retrouvé son rythme de croisière («un grand marché [...] un jour d'Afo sur deux») pour que l'événement se fasse sentir comme tel: en quelques minutes, un village entier est précipité dans la destruction.

Les répercussions sont immenses: on sait désormais dans tous les villages ibo que l'homme blanc est dangereux, car appuyé par une force considérable. Nul ne peut désormais ignorer ce qui s'est passé à Abame. Tous les villages, même les plus distants, partagent cette mémoire et en tiennent compte dans leurs contacts avec les Blancs: tuer un Blanc est un acte qui ne mène nulle part. Celui qui a tenu la machette à Abame n'est même pas cité dans le récit d'Obierika. La nouveauté tient au fait que les Blancs ont posé d'emblée un acte d'une telle violence que tous ont compris que la fracture resterait désormais ouverte et que la communication était impossible. Le mur de sang entre les uns et les autres est désormais trop élevé.

L'épisode d'Abame est central dans toute l'économie narrative de la trilogie africaine. Les longues semaines de calme entre le meurtre du missionnaire et le massacre des villageois sont emblématiques du type d'espace-temps dans lequel s'inscrivent les intrigues d'Achebe.

Les personnages principaux des trois romans trouvent leur centre de gravité par la façon dont ils se précipitent vers leur fin: Okonkwo, dans *Tout s'effondre*, se suicide après avoir décapité un auxiliaire de justice; Obi Okonkwo, dans *Le Malaise*, finit par céder à la corruption et se fait arrêter; Eleuzu, dans *La Flèche de Dieu*, sombre dans la folie.

Ces catastrophes finales ne renvoient cependant pas à des accélérations de l'histoire. Achebe, dans *Le Malaise*, ouvre une réflexion sur la question de la tragédie dans son rapport à l'histoire. Obi Okonkwo a un point de vue intéressant sur ce qu'il considère être une véritable tragédie:

Oui. Une tragédie véritable ne connaît jamais de solution. Elle se poursuit à tout jamais dans le désespoir. La tra-

gédie conventionnelle est trop facile. Le héros meurt, et nous nous sentons purgés de nos émotions. La vraie tragédie, elle, se déroule dans un recoin, ou dans un lieu sordide, pour citer W. H. Auden. Le reste de l'univers n'en est pas conscient.⁴

Les héros des romans d'Achebe ne sont donc pas tragiques dans le sens conventionnel. En aucun cas leur fin ne permet de dénouer un nœud tragique ou de purger des passions; au contraire, le monde suit d'autant plus vite sa pente qu'ils ont été sacrifiés. Ils ne disent pas la fin d'un monde, ni n'incarnent l'accélération de l'histoire. En se suicidant, Okonkwo ne met fin à rien, il réalise une abomination dont la mémoire continuée servira d'axe tragique à un processus sans fin.

L'accélération par les actes

Une originalité des romans d'Achebe, dans le contexte d'une littérature africaine qui cherche à s'autonomiser de la littérature coloniale, est d'échapper au paradigme de la fin d'un monde. Achebe ne laisse aucune prise aux nostalgiques d'un monde ibo traditionnel. En ce sens, la nouvelle traduction en français du titre du premier roman est fort bienvenue: *Tout s'effondre* convient mieux que *Le monde s'effondre* pour traduire *Things fall apart*. La société ibo qu'Achebe fait vivre sous nos yeux ne forme pas un monde organisé et cohérent, garanti par une cosmogonie verrouillée. Dans cette société non étatique, les rapports entre les individus sont ouverts et fortement concurrentiels. Chacun, parmi les hommes comme parmi les dieux, cherche à s'affirmer et

à faire reconnaître sa valeur. L'important n'est pas de préserver la tradition, mais d'agir de façon à emporter l'adhésion. Le grand homme est celui qui s'est fait remarquer par un acte exceptionnel. Il y a bien un dieu créateur (*chukwu*), une multiplicité de dieux claniques, mais le principe spirituel semble reposer avant tout sur les dieux personnels. Chacun a son dieu personnel (son *chi*) et une statuette le représentant (l'*ikenga*) dans son petit sanctuaire personnel. En brisant en deux l'*ikenga* personnel d'Ebo, Akukalia accomplit un acte hors norme qui met tout le monde d'accord sur la nécessité de le voir mourir⁵. Il aurait pu tuer Ebo dans une rixe, mais briser son *ikenga*, c'est s'attaquer à un principe spirituel qui concerne tout un chacun.

Dans une telle société ouverte, les rivalités entre les personnes sont exacerbées et les conflits incessants. On se dispute entre villages, à l'intérieur de chaque village, à l'intérieur de chaque famille, etc. Achebe excelle dans l'art de faire affleurer les tensions qui sous-tendent tout acte de communication. Dans son livre sur la littérature du Nigeria, Margaret Laurence intitule le chapitre qu'elle consacre à Achebe « The Thickets of Our Separateness » pour dire le fossé qui sépare les gens et rend nécessaire la sauvegarde d'une communication :

Dans les villages ibo, les hommes qui travaillent sur leur parcelle au cœur de la forêt humide s'interpellent souvent les uns les autres – une façon de s'assurer que l'autre est bien là, sur la parcelle voisine, de l'autre côté de l'épais sous-bois. L'écriture de Chinua Achebe est comme cela. Elle cherche à projeter des voix humaines à travers les fourrés qui nous séparent.⁶

La société ibo tient par ces éclats de voix qui maintiennent le contact par delà tout ce qui sépare les individus. Les différends sont le substrat de toute communication.

Le temps historique est tissé d'actes singuliers excessifs, souvent impulsifs, qui naissent des disputes ou des rivalités entre les personnages. On pourrait multiplier les exemples d'actes commis dans la précipitation, et qui font basculer les choses, provoquent la confusion, appellent des décisions rapides, bref, provoquent une accélération. L'histoire avance par une démultiplication d'actes individuels qui sont autant d'à-coups autour desquels la société se recompose incessamment. Voilà pourquoi les

procédures de réconciliation accompagnent toujours les actes excessifs, qui font éclater le différend. On ne cesse de recoller les morceaux d'une communauté hyper-individualiste, soumise à des forces centrifuges.

L'arrivée des Blancs ne pouvait par conséquent provoquer l'effondrement d'un monde qui ne se perçoit pas comme tel et n'éprouve pas sa propre cohésion. La façon dont la colonisation s'installe dans la société ibo semble prise dans la logique de la séparation et de la réconciliation. Elle progresse en fonction des actions de tel ou tel protagoniste fraîchement converti au christianisme : Enoch arrache le masque d'un ancêtre en pleine cérémonie rituelle⁷ ; Oduche enferme un python royal dans une caisse en bois ; etc. Ces actes sacrilèges trouvent peu à peu leur raison d'être, ils s'intègrent dans l'histoire de tel ou tel village et entrent dans ce qui va devenir leur mémoire honteuse.

Les jeunes chrétiens zélés n'agissent pas sous le coup d'une impulsion personnelle, leurs actes sont portés par des prêches et des discours. Pour cela, ces actes de rupture ne singularisent pas leurs auteurs. Ils sont d'une nature nouvelle : ils sont les coups de boutoir d'un discours qui cherche à s'imposer.

Le récit de la capture du python royal par Oduche témoigne de cette réticence à agir de la part du jeune homme :

Il décida de capturer le petit python. Il le fit tomber du mur avec son bâton, mais il ne put se décider à lui écraser la tête. Puis il crut entendre quelqu'un venir et dut agir rapidement. Avec la vitesse de l'éclair il prit le python comme il avait souvent vu leur voisin, Anosi, le faire, et le transporta dans sa chambre à coucher. Une nouvelle et excitante idée lui

vint alors. Il ouvrit la malle que Moïse lui avait confectionnée, sortit son tricot de corps et sa serviette et y enferma le python. En lui-même il se sentit très soulagé. Le python allait mourir par manque d'air et il serait responsable de sa mort sans être coupable de l'avoir tué, ce qui lui parut un très bon compromis.⁸

Dans l'ordre nouveau qui est en train de se mettre en place, les événements ne portent plus de nom, faute d'être accrochés à des actes clairement assumés. Il devient impossible de véritablement agir dans la nouvelle configuration coloniale, car tout ce qui arrive est mesuré à l'aune d'un discours programmatique de conversion et de civilisation des populations.

Le suicide d'Okonkwo à la fin de *Tout s'effondre* est lié à la prise de conscience qu'il n'est plus possible d'agir dans le

monde nouveau. À peine Okonkwo a-t-il décapité l'auxiliaire de justice qu'il comprend que cela ne changera rien :

La toile de fond explosa instantanément dans le tumulte et le désordre. Okonkwo regardait le mort à ses pieds. Il comprenait qu'Umofia n'entrerait pas en guerre. Il le savait parce que les hommes avaient laissé les autres auxiliaires s'enfuir. Au lieu d'agir, ils s'agitaient. Okonkwo sentait de la peur sous ce tumulte. Il entendait des voix qui demandaient : « Pourquoi a-t-il fait ça ? »

Il essuya sa machette dans le sable et partit.⁹

L'acte d'Okonkwo est évidé de toute puissance. À défaut d'enclencher une guerre, il tourne au simple fait divers. C'est un justiciable qui se suicide à la fin du roman, et non plus un héros.

Assigner un statut pour désamorcer les actes

Le système de « gouvernement indirect » préconisé par l'administration coloniale anglaise est difficile à mettre en place en pays ibo, qui préfère la concurrence des rivaux à l'autorité d'un chef comme mode de régulation sociale. Donner un statut de chef à un individu revient à le couper de ses actes et à l'empêcher d'exister en tant que singularité. En attribuant des statuts aux colonisés, l'administration coloniale bloque leur puissance d'agir.

On peut lire *Le Malaise* comme une exploration narrative de ce motif de l'impossibilité d'agir dans un monde postcolonial¹⁰ gangrené par la corruption. Obi Okonkwo, ce jeune homme brillant que

la communauté d'Umofia a envoyé faire ses études en Angleterre et qui revient au pays pour occuper un poste lucratif dans une administration de la capitale, est frappé d'une totale impuissance d'agir. Il est pris dans un réseau serré de contraintes sociales attachées à son statut. En tant que fonctionnaire, il doit tenir son rang (se procurer une voiture et un logement en ville) et, en tant que membre de la communauté d'Umofia, il doit remplir de nombreuses obligations financières et protocolaires. Obi est sous la double surveillance de ses employeurs anglais et de son clan. C'est sous le feu croisé de ces regards qu'il cherche à affirmer son autonomie de comportement

et d'action. Le problème est qu'Obi Okonkwo est prisonnier de son statut. Parce que le monde postcolonial a substitué le statut honorifique à l'acte glorieux, l'important est désormais d'avoir une place et d'en profiter.

Entre le début du roman, où Obi refuse une proposition de «cadeau», et la fin du roman, où il cède et laisse un visiteur déposer une enveloppe dans son bureau, il ne s'est pas véritablement passé grand-chose. L'atmosphère générale de corruption a réussi à s'immiscer dans l'intimité d'Obi, qui s'est contenté de lever la garde. Dès le début du roman, Christophe, un ami d'Obi, s'étonne qu'il n'ait pas cédé aux avances d'une jeune fille qui cherchait à s'assurer que la commission dont il est responsable allait lui attribuer une bourse d'études :

– Cette fille devait comparaître devant le comité de toute manière. C'était tout ce qu'elle attendait de toi ; faire en sorte qu'elle comparût. Et comment sais-tu qu'elle n'a pas couché avec les membres du comité ?

– Elle l'a probablement fait.

– Eh bien, dans ce cas, qu'as-tu fait de bon pour elle ?

– Très peu, je l'admets, dit Obi, essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. Mais peut-être se souviendra-t-elle qu'il y a eu un homme, au moins, qui n'a pas profité de sa position.

– Elle pense sans doute que tu es impuissant.¹¹

La corruption est une conséquence directe de l'impossibilité d'agir. Elle correspond à un enlèvement de l'histoire et non à son accélération. Obi Okonkwo hérite de son grand-père (le héros malheureux de *Tout s'effondre*) l'hypermobilité,

la capacité de réaction aux événements, l'ardeur au travail et la force de caractère, mais toutes ces qualités, opératoires dans un monde qui croit à la valeur des actes, ne servent plus à rien dans un contexte postcolonial où un homme est jaugé à l'aune de son statut. Obi Okonkwo est condamné à la gesticulation et à l'enlèvement. Pris dans un feu croisé de regards, cerné par les dettes, il cède à la corruption sans presque s'en rendre compte, dans une dissolution de lui-même.

Les trois moments historiques saisis par la trilogie africaine d'Achebe permettent au lecteur d'avoir des repères et de reconstruire un contexte plus large pour apprécier la façon dont le processus historique est analysé en termes de décélération plutôt que d'accélération pendant tout l'épisode colonial. M. Green, le responsable de service d'Obi Okonkwo, est un Anglais qui rêve d'une vie vouée à l'action civilisatrice, c'est même pour cela qu'il est venu en Afrique :

Il avait dû d'abord venir avec un idéal : amener la lumière au cœur des ténèbres, aux chasseurs de têtes tribaux qui célébraient des cérémonies bizarres et des rites secrets. Mais à son arrivée, l'Afrique l'avait trahi. Où était sa brousse bien-aimée remplie de sacrifices humains ? On retrouvait en lui un Saint Georges à cheval, et cuirassé, mais où était le dragon ? En 1900, M. Green aurait pu figurer parmi les grands missionnaires. En 1935, il aurait réussi à se tirer d'affaire en giflant des directeurs d'école en présence de leurs élèves ; mais en 1957, il ne pouvait que maudire et jurer.¹²

La figure de saint Georges empêtré dans le continent africain est évocatrice.

Les colonisateurs eux-mêmes ont perdu toute capacité d'action dans ce grand enlissement. Achebe ne raconte pas l'accélération de l'histoire, mais sa décélération jusqu'à l'embourbement.

La logique de la corruption se retrouve *a contrario* au cœur de notre réflexion sur les enjeux de l'accélération dans l'histoire. Des métaphores aussi triviales que celles de l'embourbement des sociétés

expriment clairement la contradiction entre corruption et accélération. L'écriture romanesque permet d'analyser les ressorts intimes de la corruption en détachant le récit de la relation d'actes. Parce que le roman raconte le déroulement d'un temps évidé de tout acte, il est un outil adéquat pour dire l'expérience d'une fermeture radicale des possibles.

Conclusion

On connaît l'argument impérial d'un effet accélérateur de la colonisation pour des sociétés supposées endormies dans le cercle de leurs traditions et de leurs mythes. La contre-écriture de Chinua Achebe joue plaisamment avec cette perspective. L'énergie impériale qui a présidé à la conquête a certes ouvert des possibles aux nations conquérantes, pour lesquelles elle a été un accélérateur, mais l'effet de subjugation qu'elle a produit chez les colonisés ne saurait être traduit en termes d'accélération. Le glacis impérial ne peut tenir que par la neutralisation de la puissance d'agir du continent. La corruption, cet envers exact de l'accélération, est un motif narratif très puissant dans l'œuvre fictionnelle

d'Achebe qui permet de raconter l'embourbement du projet colonial.

Le combat anti-impérial de Chinua Achebe est mené au nom d'une conception ouverte de l'expérience temporelle qui n'est pas étrangère aux thèses accélérationnistes contemporaines. Le dragon de l'accélération dort sous le carcan du progrès et de la civilisation¹³. Achebe le réveille par ses romans, il nous met sur la voie d'une variation pure, libératrice de possibles. Rendre leur puissance d'agir aux peuples dominés passe par l'examen des procédures qui, au nom d'une accélération de l'histoire, ont amené une immense part de l'humanité à faire l'expérience d'une dépossession du Temps.

Notes

- 1 La trilogie africaine de Chinua Achebe est formée de ses trois premiers romans : *Things fall apart* (1958), *No longer at ease* (1960) et *Arrow of God* (1964).
- 2 Chinua ACHEBE, *Tout s'effondre* [*Things fall apart*], trad. Pierre Girard, Actes Sud, 2013, p. 14.
- 3 *Ibid.*, p. 154.

- 4 Id., *Le Malaise* [*No longer at ease*], trad. Jocelyn Robert Duclos, Présence africaine, 1974, p. 54.
- 5 Id., *La Flèche de Dieu* [*Arrow of God*], trad. Irène Assiba d'Almeida et Olga Mahougbé Simpson, Présence africaine, 1978, p. 39.
- 6 Margaret LAURENCE, *Long Drums & Cannons. Nigerian Dramatists and Novelists (1952-1966)*

[1968], Edmonton, University of Alberta Press, 2001, p. 112: « *In Ibo villages, the men working on their farm in the midst of the rain forest often shout to one another – a reassurance, to make certain the other is still there, on the next cultivated patch, on the other side of the thick undergrowth. The writing of Chinua Achebe is like this. It seeks to send human voices through the thickets of our separateness.* »

7 *La Flèche de Dieu*, p. 202.

8 *Ibid.*, p. 71.

9 *Tout s'effondre*, p. 221.

10 Le terme de postcolonial est adapté pour une intrigue qui prend place à la fin de la période coloniale (1957), à un moment où l'indépendance est considérée comme inéluctable.

11 *Le Malaise*, p. 146.

12 *Ibid.*, p. 129.

13 La dualité paralysante entre un progrès nécessaire et un risque apocalyptique associé est le défi contemporain auquel les thèses accélérationnistes cherchent à apporter une réponse. L'œuvre romanesque d'Achebe nous aide à comprendre l'accélération non simplement comme une dérivée du progrès (comme vitesse) ou une dérivée seconde d'une histoire (comme distance dont le point d'arrivée serait la catastrophe). Le monde ibo qu'il esquisse est présenté comme un monde de variations pures, délinéarisées, qui fonctionne à la manière d'un champ d'interactions déterritorialisées, très proche de ce que nombre de théoriciens de l'accélérationnisme semblent avoir en vue.